

Sous l'invocation de Rachel

Par le professeur Albert Bensoussan



Rachel vue par Chagall

(Avant de partir pour Canaan avec Jacob elle dérobe les idoles de son père, Laban)

Les matriarches sont fort présentes dans la conscience juive. À l'égal des patriarches ? Peut-être davantage. N'ont-elles pas l'avantage du nombre ? La tromperie de Laban a fait de Jacob le premier véritable bigame de l'Histoire. Alors que Sarah est étroitement liée au destin d'Abraham – lui sauvant, malgré elle, la vie aux yeux Pharaon, et recevant à l'égal de son époux la lettre hé du tétragramme (Sarai שרײ devenue Sarah שרה – Abram אברם devenu Abraham אברהם) qui les rattachent tous deux au souffle divin יהוה – et Rebecca à celui d'Isaac, formant tous deux un couple d'amoureux accordés par la grâce d'une fontaine où Abimelech, l'émissaire d'Abraham, abreuvera son troupeau en même temps qu'il élira,

pour Isaac, l'épouse la meilleure. Et assurément la plus intelligente de toutes, puisqu'elle, et elle seule, fomentera pour son fils chéri le destin mirifique de Jacob – on se rappellera par quelle ruse elle saura attirer sur le préféré de ses jumeaux, et le second en titre, la bénédiction d'Isaac aveuglé de vieillesse. Et Jacob, enfin, qui dans les ténèbres du lit nuptial convolera successivement, et avec bonheur, avec Léa puis avec Rachel. Rachel, enfin, sans qui le peuple hébreu n'aurait pu être libéré puisqu'elle est la mère de Joseph, le sauveur, et mère aussi de Benjamin, le préféré du père, qui par sa grâce de petit frère du prince « égyptien », obtiendra le pardon de ses frères et le salut de la tribu. De là, l'implantation en Goshen, et puis Moïse, et puis l'issue libératoire dans l'affirmation, au terme de l'ascèse sinaïque, de l'unité du peuple hébreu. La religion juive qui, ensuite, s'édifiera et se codifiera à Babylone accordera à cette quadruple présence matricielle le statut de conservatrices du patrimoine et de protectrices de la descendance. C'est par elles quatre que toutes les filles d'Israël sont bénies. De là, l'inévitable, l'inéluctable question : que serait le judaïsme sans les femmes, sans les mères, sans les matriarches ?

Le regretté André Chouraqui avait surpris son auditoire judéo-chrétien – et même judéo-islamo-chrétien – en révélant l'étymologie de l'appellatif *ra'houm* – *ra'him* – *misericordia*. Alors que les catholiques répétaient avec Matthieu « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (5.7), il leur livrait la plus exacte – à ses yeux – traduction : « En marche, les matriciels !

Oui ils seront matriciés » (*Matyah*, 5, 7). « En marche » au lieu de « heureux » pour les mêmes raisons qu'il a traduit le premier verset du premier psaume : « En marche, l'homme qui ne va pas au conseil des criminels », là où l'on dit communément : « Heureux l'homme qui ne suit pas les conseils des méchants », et c'est, disait-il, que l'adjectif hébraïque *ashbré* אשרי traduit, comme il l'écrit, l'« état de celui qui marche vers le but ultime ». Henri Meschonnic, qui traduit aussi quelques textes bibliques, et à qui je demandais un jour ce qu'il pensait de la traduction de toute la Bible, et même du Coran, par Chouraqui, m'avait répondu, laconiquement, sévèrement, injustement : « Le plus grand mal ». Eh bien, Meschonnic – dont je ne mettrai certes pas en doute l'immense talent de poète, d'exégète et de traducteur – n'était ni heureux ni en marche, et j'entendais l'autre jour à la radio un savant exégète estimer sa traduction des textes sacrés trop « pacifique », autrement dit trop policée, trop posée, face aux grondements rauques, aux transcriptions échevelées, aux tonitruements de Chouraqui dans son monument (*La Bible*, édition Desclée de Brouwer, 1989). Alors venons-en à l'essentiel, à ce mot *ra'houm*, qu'on retrouve dans le Coran sous l'appellation réitérative *Ar-Rahman al-Rahim*, « le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux » (*Sourate* 2, verset 163). Pour Chouraqui, et nul ne le contestera, le terme hébraïque *Ra'houm* רחום vient de *rah'amim* (רחמים) qui désigne le sein maternel, ou disons plus proprement la matrice, et de là il acquiert le sens figuré de bonté et miséricorde ; terme, par ailleurs, dérivé de *ra'hem* רהם qui signifie le ventre. On se rappellera la célèbre chanson *Ra'hem Ra'hem*



– tube du chanteur hassidique Yaakov Shwekey –, qu'on traduit en français par « De grâce » ou « Aie pitié » – belle dérivation pour un mot qui signifie initialement « ventre »... S'il est vrai que le Verbe vient en premier, puisque c'est l'énonciation qui fait la création (ainsi : « Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut »), c'est le ventre de la femme qui fait l'homme, non pas l'*Adam* – créé à partir de la glaise grâce au souffle divin –, mais l'*Isb*, l'homme qui a suivi, la personne – *ish* ou *isha* – engendrée. Il faut voir tous les démographes du monde penchés sur le ventre des femmes, sur leur matrice : ici, natalité en baisse, là, surpopulation ou – à Dieu ne plaise – extinction de l'homme. Rien ne se fait sans Elle (la femme), tout comme l'univers ne peut se faire sans El אל (Dieu). Eh bien ! voilà donc la femme établie dans sa nécessité, dans sa dignité.

Quelle place le judaïsme réserve-t-il à la femme ? Très exactement celle que définit la prière *Echet 'hayil* אשת חיל que chaque mari doit dire à l'adresse de son épouse le vendredi soir, devant la table qu'elle a dressée. Il s'agit du portrait de la femme vertueuse – ou plus exactement

« vaillante » si l'on rapproche 'bayil de 'bayal חַיִל, qui signifie « soldat ». C'est pourquoi Chouraqui traduit par « Une femme de valeur ». Selon ce texte emblématique, qui est le chapitre 31 des *Proverbes*, sur lequel glosa le poète et essayiste Fray Luis de León, descendant de *conversos*, dans sa *Perfecta casada* (1583), la femme vertueuse, vaillante et exemplaire ne recherche ni la beauté, ni la grâce, mais reste attachée à son mari et ses enfants en ne reculant devant aucun travail pour combler leurs besoins. Autrement dit la fameuse *mamma juive* des légendes.

Qui trouve une femme de valeur ? Son prix est plus grand que celui des perles. Le cœur de son époux se sécurise en elle ; le butin ne manque pas. Elle le rétribue de bien, non de mal, tous les jours de sa vie. Elle cherche de la laine, du lin, et fait ce que désirent ses paumes. Elle est comme les navires marchands et fait venir son pain de loin. Elle se lève encore de nuit et donne provende à sa maison... Elle ceint d'énergie ses hanches et affermit ses bras... Sa lampe ne s'éteint pas la nuit.

(traduction André Chouraqui)

Les ultra-orthodoxes (*haredim*) suivent ce texte au pied de la lettre : pendant que le mari va étudier à la yechiva, la femme soit gagner la pitance familiale et veille, elle seule, à la bonne marche du foyer – sans compter qu'elle porte, engendre et élève les enfants. Le célèbre feuilleton israélien *Shtisel* illustre à merveille ce texte et cet état de fait en montrant la difficile voie de l'harmonie des couples et des mariages heureux – parce que basés sur l'amour, et non pas arrangés par le *chad'han*. Mais les *haredim*, « ceux qui

tremblent devant Dieu », restent, par chance, minoritaires. Bien qu'influents (on se souviendra que près d'un million de manifestants dévalèrent des collines de Jérusalem pour protester contre la loi faisant obligation de service militaire aux jeunes des *yeshivot*) et pesant d'un grand poids dans les affaires de l'État, tout en étant, à l'origine, antisionistes. Ils sont beaux, pourtant, ces hommes habillés à la polonaise, ou à la lituanienne, avec leur auguste *shtreimel* couronnant leur port fier. Mais la femme, en cette affaire ? La femme emperruquée, la femme voilée, la femme cachée, qui travaille pour les faire vivre, pour réaliser l'injonction « croissez et multipliez », la servante au grand cœur, servante ou esclave...

Tout part du concept de « pureté ». Par rapport à l'homme, qui est soumis pareillement aux humeurs et aux odeurs mais ne veut pas le savoir, la femme, elle, est taxée dès le départ d'impureté pour la raison qu'elle a des menstrues et que l'homme en est, peut-être, dégoûté. On se rappellera que dans les temps préhistoriques on n'avait pas encore fait le rapprochement entre le saignement de la femme et la maternité, et donc le sang menstruel apparaissait comme particulier, incompréhensible et dégoûtant. On croyait alors, probablement, à la génération spontanée, le coït n'étant pas non plus, de cause à effet, rattaché à la grossesse. Alors que l'homme devrait bénir ce sang mensuel qui, lorsque son flux s'interrompt, lui promet descendance et bonheur de lignée. Puis viennent l'interdiction des rapports en période, la femme qui couche à part (et je me rappelle, enfant, que périodiquement je trouvais maman couchée sur la descente de lit au pied du lit conjugal... Et je me rappelle que, parfois, j'allais la rejoindre,

lové contre elle, sur le dur carrelage de la chambre), et enfin le bain rituel, le mikvé. Les lois de la pureté constituent un chapitre central de la *halakha*, la tradition juive, et même un traité du *Talmud*. « Les lois de la pureté familiale sont d'application très complexe », disent les rabbins, et la femme qui est *nidab* – impure (certains rabbins, avec raison, rejettent ce terme et préfèrent dire que la femme est alors « en retrait ») – doit sans cesse se remettre en question, s'interroger, se scruter, s'immerger, avant d'être présentable – mais elle seule saura qu'elle est pure. *Nidab* en hébreu נידב signifie impureté et aussi éloignement, car dérivé du verbe *nadod* נדד qui veut dire s'écarter, s'éloigner. C'est donc par une interprétation tendancieuse – l'idée que l'écoulement menstruel est dégoûtant, et donc impur – que l'on parle de « lois de l'impureté », au lieu de dire « lois du retrait », d'où le juste rétablissement de sens de certains rabbins linguistes et moralistes.

La conséquence la plus visible de cette loi halakhique étroitement interprétée est l'interdiction pour un homme de toucher la main d'une femme (sous-entendu : elle est peut-être dans sa période d'impureté). Outre l'interdiction de regarder une femme, en général, pour éviter un quelconque soupçon de lubricité : la femme reste à jamais un objet de désir, ce qui est aujourd'hui, plus que jamais, discutable si l'on songe, par exemple, à l'homosexualité qui implique, dans ce cas-là, que l'homme aussi peut être, pour certains, un objet de désir – et donc de péché (rappelons

qu'on estime en Israël la communauté homosexuelle à 15% de la population, ce qui n'est pas rien. Le cinéaste Haïm Tabakman en a fait, en 2009, un film assez provoquant rapportant l'histoire d'un homme ultra-orthodoxe s'éprenant d'un jeune homme : *Tu n'aimeras point*, en hébreu עיניים-פקוחות 'enayim – « les yeux » – *peqou'bot* – « grands ouverts »). Et cela entraîne aussi l'interdiction pour la femme d'appliquer sa main sur le Sefer-Torah. Et *in fine* la mise à l'écart de la femme derrière une *mehitsa* qui est, au mieux une simple barrière de séparation, au pire un rideau, souvent opaque où les croyantes ne voient ni n'entendent rien des prières¹. Sans parler de l'interdiction de trouver hommes et femmes mêlés lors des séances de *dvar-Torah* du samedi après-midi à la synagogue, et bien entendu l'interdiction pour elles d'aller à la *yeshiva* : le film *Yentl*, à partir de la nouvelle d'Isaac Bashevis Singer, montre bien comment la jeune fille pieuse et dévote – comme pouvaient l'être, dit-on, les filles de Rachi – doit se déguiser en garçon pour avoir accès aux études talmudiques (d'où une situation scabreuse, quand un étudiant talmudique s'éprend de ce garçon-fille).

On se contentera ici d'un constat. Sans nulle recommandation qui, de toute façon, serait vaine et lettre morte. Disons que ce n'est là qu'une réflexion en passant d'un mari pieux qui souffre d'être séparé de son épouse pendant les prières et l'approche en commun des textes sacrés.

To be or not to be in mehitsa...

Albert Bensoussan

¹ La photographe Myriam Tangi montre bien dans son exposition (au Musée d'Art Juif) et son ouvrage/album *Mehitsa – Ce que Femme voit*, les divers angles de vue de

la femme à la synagogue. Ouvrage en anglais et en français, Gefen Publishing House, 2017, 144p. Ouvrage disponible à la bibliothèque du centre Edmond J. Safra.

Myriam TANGI

MEHITZA

Ce que
Femme
Voit



*Seen
by
Woman*

Photography

Vous pouvez vous procurer cet ouvrage à la médiathèque